
Arts du langage et théologie au Moyen Âge

Théologie, ontologie et sémantique au XII^e siècle : Gilbert de Poitiers et l'École Porrétaine

Luisa Valente



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/asr/1634>

DOI : 10.4000/asr.1634

ISSN : 1969-6329

Éditeur

Publications de l'École Pratique des Hautes Études

Édition imprimée

Date de publication : 1 septembre 2017

Pagination : 283-290

ISSN : 0183-7478

Référence électronique

Luisa Valente, « Théologie, ontologie et sémantique au XII^e siècle : Gilbert de Poitiers et l'École Porrétaine », *Annuaire de l'École pratique des hautes études (EPHE), Section des sciences religieuses* [En ligne], 124 | 2017, mis en ligne le 04 juillet 2017, consulté le 07 juillet 2022. URL : <http://journals.openedition.org/asr/1634> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/asr.1634>

Arts du langage et théologie au Moyen Âge

Luisa VALENTE

Directrice d'études invitée
Université de Rome, La Sapienza

Théologie, ontologie et sémantique au XI^e siècle : Gilbert de Poitiers et l'École Porrétaïne

1. Introduction : Gilbert de Poitiers et les auteurs porrétaïns

Selon Étienne Gilson, Gilbert de Poitiers a été le plus grand métaphysicien du XII^e siècle. Déjà connu à son époque pour la profondeur, la hardiesse et la difficulté de sa pensée, Gilbert fut soumis à un procès lors du Concile de Reims en 1148, mais, au contraire de Pierre Abélard à Sens et Soissons, il ne fut pas condamné. Sa pensée a été reprise, simplifiée et élaborée par un certain nombre d'autres maîtres que l'on appelle, déjà au Moyen Âge, les *Porretani*, et, par cette médiation, il a exercé une influence durable sur la philosophie des siècles suivants. Parmi les auteurs qu'on a l'habitude de considérer comme *Porretani*, il faut distinguer entre les auteurs anonymes de certains commentaires sur la *logica vetus* et d'autres écrits de grammaire et de logique qui adoptent l'ontologie et la sémantique de Gilbert (*Grammatica Porretana*, *Compendium logice Porretanum*, commentaires à Aristote édités par S. Ebbesen), certains maîtres en *sacra pagina* actifs dans la seconde moitié du XII^e siècle qui suivent Gilbert sur ses thèses philosophiques les plus importantes et caractéristiques (par ex. Alain de Lille et l'auteur de la *Summa* attribuée à Pierre de Vienne, éd. Häring), des auteurs qui, vers la fin du siècle et surtout dans la région allemande, prennent position d'une façon explicite et très polémique en défendant les thèses imputées à Gilbert à Reims (par ex. Hugues de Honau ; sur cette « petite école porrétaïne » cf. Dondaine 1962), et encore des auteurs dont l'approche philosophique générale est très différente de celle de Gilbert mais qui ont pourtant subi son influence sur certains points (par ex. Simon de Tournai ou l'auteur de l'anonyme *Invisibilia Dei*).

Né à Poitiers peu après 1085, Gilbert a étudié à Poitiers puis à Chartres. Il y a étudié surtout les arts du langage – grammaire, logique et rhétorique –, les arts du quadrivium et la philosophie platonicienne connue à l'époque : le *Timée* de Platon, les *Opuscules théologiques* et la *Consolation de la Philosophie* de Boèce. Après Chartres, Gilbert est allé à Laon apprendre la théologie à l'école « exégétique »

d'Anselme et de Raoul de Laon. Il y a étudié les Écritures bibliques et les Pères, participant personnellement à la rédaction des certaines gloses bibliques. Il a été maître à Chartres au plus tard à partir de 1124 (selon la plupart des historiens, mais voir Gross-Diaz 1996), puis à Paris à l'école cathédrale à partir d'un moment que l'on ne connaît pas exactement, entre 1137 et 1141. Son enseignement à Paris est interrompu en 1142 du fait de son élection comme évêque au siège de Poitiers où il meurt en 1154.

Parmi les œuvres de Gilbert, qui n'a pas écrit beaucoup, ses *Commentaires sur les Opuscles de théologie de Boèce* (éd. Häring, Toronto 1966) sont les plus importants. Gilbert a écrit aussi des commentaires sur l'Écriture (Lettres de saint Paul, Psaumes) dont ne nous sont parvenus que des fragments. Plusieurs autres écrits lui ont été attribués mais ne sont pas authentiques (par ex. le fameux *Liber sex principiorum*).

2. Théologie

Pour Gilbert de Poitiers, la théologie est la plus haute des parties de la philosophie. Sa manière de considérer les différentes sciences et leurs rapports réciproques est strictement liée à sa manière de considérer les différents groupes humains et leurs rapports. Dans le prologue au commentaire sur le *De hebdomadibus* de Boèce (p. 183, l. 1 - p. 184, l. 45), Gilbert classe les hommes selon une hiérarchie fondée sur leur différent usage des facultés de l'âme. Les groupes sont de moins en moins nombreux selon que l'on monte vers le haut de cette hiérarchie. Au premier niveau nous trouvons les très nombreux hommes-bêtes, qui n'utilisent que le sens et l'imagination ; ensuite, nous trouvons les hommes qui, suivant un premier mouvement de la raison, désirent aller au-delà du sens et de l'imagination. Parmi eux, certains restent au niveau le plus élémentaire, par négligence ou par faiblesse, alors que d'autres éprouvent un « désir de vérité » qui les pousse à s'élever. Ces derniers sont choisis par les philosophes qui les destinent à devenir philosophes à leur tour. Parmi les philosophes, qui se servent de la raison, la plus grande partie sont conduits à considérer les « images de la sagesse » qui se trouvent dans la réalité naturelle ; d'autres étudient les « natures et les propriétés abstraites » des choses naturelles ; les derniers – très peu nombreux – sont ceux qui arrivent, grâce à l'intellect, à toucher les « secrets de la sagesse » cachés dans toute chose, naturelle ou abstraite. Ces trois derniers groupes d'hommes – les philosophes – sont ceux qui pratiquent les trois sciences spéculatives : la philosophie naturelle, les mathématiques, la théologie. La troisième et plus haute forme de philosophie, la théologie, s'intéresse aux réalités les plus séparées et sans mouvement, à savoir les principes premiers et absolument simples de toute réalité : Dieu, les idées, la matière première.

Pour Gilbert, seule la théologie parvient à toucher le vrai fondement des choses qui est l'être divin, source unique de l'être dont toutes choses découlent comme un fleuve (*fluxus*). La philosophie naturelle, pour sa part, ne considère que l'être principié sans remonter à son principe. Par conséquent, au sens propre et en plénitude, on ne peut dire que de Dieu qu'il est et qu'il est bon. Toutes les autres choses ne

sont et ne sont bonnes que dans un sens mineur et dérivé, par une *denominativa transumptio* o *transumptiva denominatio* (Jolivet 1987 ; de Libera 1996 ; Valente 2008, p. 123-149). Pourtant, la théologie procède, selon Gilbert, en utilisant les termes et les structures formelles de la langue de la philosophie de la nature bien que d'une façon transposée ou figurée (*proportionalis transumptio*). Cette transposition est justifiée par certaines « raisons », c'est-à-dire des rapprochements ou ressemblances possibles entre les deux domaines. Par exemple, Dieu comme les objets créés peuvent être dit « substances » parce que tous « soutiennent » autres choses : les substances naturelles soutiennent les accidents « comme » Dieu, par la création et la conservation, soutient toutes choses.

Les mathématiques aussi tirent de la science naturelle leur langage mais d'autre part elles aident à la constituer grâce à l'abstraction des formes des *subsistants*. Ainsi les trois sciences spéculatives, les seules qui intéressent vraiment Gilbert, sont liées entre elles par des relations de fondation réciproque et de transposition tant des termes que des structures formelles de leur discours.

3. Ontologie

a. « Subsistants » et formes

Les éléments de base du lexique de l'ontologie de Gilbert sont les termes *subsistens*, *subsistentia*, *concretio*, *tota forma*. Le *subsistens* (« subsistant ») correspond au *id quod est* de Boèce (« ce qui est »), l'étant déterminé et singulier, qui soutient et rassemble les accidents. Le subsistant est le résultat de l'inhérence (*in-esse*) des substances, qui lui confèrent son « être substantiel » (*esse*).

La *subsistentia* (subsistance) correspond au *id quo est* de Boèce (« ce par quoi <le subsistant> est »). Gilbert appelle « subsistance » toute forme substantielle inhérente dans un subsistant. La subsistance est dite aussi *natura*, *nativorum forma*, *esse* (nature, forme des choses qui naissent, être). Les subsistances peuvent être soit simples soit composées par plusieurs autres subsistances : la subsistance humanité par exemple est composée de la forme animalité, de la forme rationalité etc. Dans la composition de l'étant, aux subsistances s'ajoutent les formes accidentelles, qui confèrent aux subsistants les caractéristiques accidentelles de qualité et quantités extensives.

Par le terme *concretio* (concrétion), Gilbert indique l'agrégation ordonnée de plusieurs subsistances et formes accidentelles qui constituent le subsistant : en raison de cette notion, on a appelé sa pensée une « métaphysique du concret » (Maioli 1979). Les formes du subsistant s'appuient les unes sur les autres (*ad-esse*, *con-crescere*), en partant des plus génériques et descendant selon des degrés de détermination toujours plus grands (imaginons une structure semblable à un oignon). Les formes plus générales (ex. l'animalité) se rapportent aux formes spéciales directement inférieures (ex. l'humanité) par le biais des formes différentielles (la rationalité). La structure formelle de l'étant déterminé suit donc l'ordre de l'arbre porphyrien.

La *tota forma* (forme complète), dite aussi *propria forma* ou *proprietas*, est l'ensemble complet des toutes les formes d'un subsistant : substantielles et accidentelles,

présentes, passées, futures et même possibles. Pour Socrate, elle peut être dite « socratité » (*socrateitas*). Cette forme complète est celle qui donne en même temps au subsistant son être, son être déterminé et son unité. Le principe unificateur qui tient l'ensemble des formes de chaque subsistant dans un tout organique, ordonné et unique, c'est Dieu. La quantité des formes qui composent la forme complète étant très élevée, cela rend impossible une compréhension adéquate de la part de l'homme : la raison humaine, raison nécessairement finie, ne peut procéder que par des représentations partielles des choses.

b. *Singularité, individualité, universaux*

La théorie gilbertienne de l'individualité s'éloigne consciemment d'une longue tradition qui réunit Boèce, Erigène, Anselme de Canterbury, Guillaume de Champeaux, Thierry de Chartres. Selon cette théorie traditionnelle, la même « qualité communiquée » (*qualitas communicata*) se trouve toute entière (*tota*) dans chaque individu d'une espèce : Caton et Cicéron sont un homme et le même homme (*idem*) du moment qu'ils partagent la même humanité. Ils sont différents l'un de l'autre seulement par la diversité de leurs accidents. Pour Gilbert au contraire, la diversité numérique des individus est due non seulement aux accidents mais à toutes les formes, accidentelles et substantielles, qui les constituent : il y a selon lui autant d'humanités que d'hommes. La singularité, à savoir le fait d'être numériquement un, est selon Gilbert une propriété intrinsèque de toute chose, que ce soit un subsistant ou une forme. Cette thèse, partagée par Abélard, est reprise par les auteurs porrétaïns selon diverses formules comme par exemple : « Omnis res est singularis. Nulla res est uniuersalis » (*Inuisibilia Dei*).

En conséquence et contrairement encore à presque tous ses prédécesseurs, Gilbert différencie les notions de singularité et d'individualité. Selon lui, tout ce qui est individu est singulier, mais tout ce qui est singulier n'est pas toujours individu. Ainsi les subsistants (ex. Socrate) et les formes complètes (la « socratité ») sont singuliers et individus, les formes non-complètes sont singulières sans être des individus (Jacobi 1996). Ce qui fait l'individualité d'un subsistant est la dissemblance : formes complètes et subsistants sont des individus parce que, si nous considérons l'assemblage de tous leur composants formels, ils ne sont semblables à aucune autre chose. En revanche, la forme non-complète, soit simple comme la rationalité soit composée comme l'humanité, est « dividuée » (*dividua*, partagée) car elle est semblable à au moins une autre forme. L'humanité de Socrate et celle de Platon par exemple, sont semblables l'une à l'autre.

Enfin, les étants qui, bien que dissemblables de tout autre étant, sont une partie d'un étant composé par plusieurs étants, ne sont pas des individus parce qu'ils partagent leurs propriétés formelles avec l'étant dont ils sont une partie. L'âme par exemple n'est pas un individu du moment qu'elle partage ses propriétés avec l'homme dont elle est une partie (la rationalité de l'âme de Socrate est la rationalité de Socrate en tant qu'homme). En ce sens, n'étant pas un individu, l'âme n'est pas une personne selon la définition boécienne de *persona* comme « substance individuelle de nature rationnelle ».

« Singularité de toute chose » et « individualité seulement des formes complètes » des subsistants et des subsistants qui ne sont pas des parties d'autres subsistants » semblent être deux postulats à la base de la doctrine gilbertienne des universaux (Gracia 1988). À ceux-ci il faut en ajouter un troisième : la constatation d'une certaine ressemblance (*similitudo*) ou conformité (*conformitas*) parmi les différents subsistants (Socrate est semblable à toutes les choses blanches selon la blancheur, à tous les hommes selon son humanité). L'universel, genre ou espèce, n'est alors rien d'autre qu'une collection (*collectio*) d'une multiplicité de formes singulières, collection qui est produite par l'intellect de l'homme sur la base des ressemblances relevées au milieu de l'observation des différences. Pour Gilbert, l'unité du genre, comme l'unité d'espèce, ne relèvent d'aucune nature commune. Elles sont plutôt l'une comme l'autre un fait d'abstraction et de langage puisqu'en réalité, il n'y a que des étants absolument singuliers. Ainsi, du moment que les subsistants sont constitués par des agrégations de formes, l'on peut décrire l'ontologie gilbertienne comme un « réalisme des formes » (Jolivet 1992), mais certainement pas comme un réalisme des universaux.

4. Sémantique et langage

a. Herméneutique

La philosophie du langage de Gilbert a comme point de départ la triade aristotélico-boécienne « mot-concept-chose » (*De interpretatione* 16a4) et la définition grammaticale du nom comme la part du discours qui signifie la substance et la qualité (Priscien, *Institutiones grammaticae* II, 18 et 19). Mais l'approche de Gilbert se différencie d'autres théories de son époque par son caractère « pragmatique » et « herméneutique » : Gilbert voit d'abord le langage comme un instrument que les hommes utilisent pour communiquer les uns avec les autres des contenus de sens. Déjà son lexique est révélateur : il parle souvent de « celui qui parle » (*locutor*), de l'« auteur » d'un texte (*auctor*), de « celui qui écoute » (*auditor*), de « celui qui lit » (*lector*), de « celui qui essaye de comprendre » (*interpres*). Et il souligne aussi l'importance du « sens ou concept qui se trouve dans l'esprit de celui qui parle » (*sensus / conceptus / intellectus mentis eius, qui loquitur*) ainsi que de la vigilance (*vigilantia*), l'attention (*attentio*), et de l'intelligence (*intelligentia*) de celui auquel le message linguistique est adressé.

Dans son commentaire au prologue du *De Trinitate* de Boèce (p. 67, l. 50 - p. 68, l. 74), Gilbert nous donne une théorie de l'interprétation des textes d'une rare lucidité. En premier lieu, il fait remarquer que le plan du langage, celui de la pensée et celui de la réalité ne sont pas isomorphes, puisque la réalité échappe en grande partie à la compréhension par la pensée, et que le langage à son tour n'arrive pas à exprimer tout ce que la pensée permet de comprendre. Par conséquent, selon Gilbert, une interprétation attentive et correcte d'un texte n'est possible que si l'on considère cette non-correspondance des trois niveaux : il ne faut pas penser pouvoir remonter de l'intellection des mots écoutés ou lus (*intellectus quem scripta faciunt*) directement à la vérité dans les choses. Plutôt, il faudra toujours avoir à l'esprit qu'entre les choses et les mots, il y a la médiation de la pensée de

celui qui a produit le texte (*intellectus ex quo <scripta> facta sunt*) et que cette pensée n'arrive jamais à être complètement exprimée par les mots, et qu'en plus, elle ne correspond jamais complètement à la réalité des choses. La considération du « concept de l'auteur » est particulièrement importante dans l'analyse du discours théologique car celui-ci aura toujours un sens littéral inadéquat étant proféré sur la base d'une transposition de termes et de formes du langage de la philosophie naturelle.

À côté du « concept de l'auteur », il y a pour Gilbert d'autres notions dont il faut tenir compte en interprétant les textes, comme l'usage effectif des mots (*usus, auctorum usus*) : celui-ci n'obéit pas toujours aux règles établies par les grammairiens et peut, au cours du temps, engager un changement de signification des mots par rapport à leur sens habituel originaire (*vis / natura nominis*).

b. *Signifié des noms et théorie de la prédication dans la philosophie de la nature*

Si le grammairien Priscien dit que le nom signifie substance et qualité, ceci veut dire, selon Gilbert, que le nom signifie à la fois le subsistant et la subsistance ou forme. Le nom « homme » signifie par soi un homme singulier (*substantia nominis, id quod est*) et sa forme « humanité » (*qualitas nominis, id quo est*). Le contexte propositionnel (*ratio propositi*) pourra suggérer lequel de ces deux signifiés est celui que l'auteur a effectivement voulu transmettre dans les différentes propositions : dans « Un homme est en train de marcher » il sera l'homme singulier, dans « Homme est la forme de plusieurs individus », l'humanité (cf. *Expos. Contra Eutichen*, p. 296, l. 31 - p. 297, l. 66).

Comme le signifié du nom, de même la prédication reflète la dualité subsistant-formes qui règne partout dans le monde créé. Dans le discours naturel non figuré, l'auteur pose (*supponit*) le subsistant – ou *id quod est* – comme ce dont l'on parle par le nom qu'il utilise en position de sujet. À l'inverse, il exprime l'inhérence d'une forme dans le subsistant par le nom qu'il utilise comme prédicat. Ainsi dans « Socrate est un homme », par « est un homme » celui qui parle ou écrit exprime l'inhérence de la forme humanité dans l'individu qu'il représente par le nom « Socrate ».

Par ailleurs, il faut remarquer que tout subsistant a plusieurs noms possibles, en fonction de laquelle de ses diverses formes est prise en considération : Socrate est dit « Socrate » si l'on considère sa forme complète « socratité », « blanc » si l'on considère sa forme accidentelle « blancheur », « homme » si l'on considère sa forme substantielle « humanité », etc. Donc, quand on formule une proposition pour affirmer quelque chose d'un subsistant, on choisit d'abord un de ses noms possibles, mais on le fait en fonction de ce que l'on veut prédiquer : « Nous ne prédisons pas après avoir choisi des sujets, mais au contraire nous choisissons de termes sujets en fonction de ce que nous voulons prédiquer », dit Gilbert¹. Nous avons là une version pragmatique particulièrement bien argumentée de ce qui d'ici

1. Gilbert de Poitiers, *Expos. Contra Euticen*, éd. N. M. HAERING, p. 349, l. 50-51.

peu deviendra la « règle de la supposition », à savoir de la référence : « Les sujets sont tels que les prédicats leur permettent d'être »².

- L. CATALANI, *I Porretani. Una scuola di pensiero, tra alto e basso medioevo*, Turnhout 2009.
- J. JOLIVET, « Trois versions médiévales sur l'universel et l'individu : Roscelin, Abélard, Gilbert de la Porrée », *Revue de métaphysique et de morale* 97 (1992), p. 111-155.
- K. JACOBI, « Einzelnes - Individuum - Person. Gilbert von Poitiers' Philosophie des Individuellen », dans J. A. AERTSEN et A. SPEER (éd.), *Individuum und Individualität im Mittelalter*, Berlin-New York 1996 (Miscellanea Mediaevalia 24), p. 3-21.
- J. JOLIVET et A. DE LIBERA (éd.), *Gilbert de Poitiers et ses contemporains aux origines de la Logica Modernorum, Actes du Septième symposium européen d'histoire de la logique et de la sémantique médiévales, Poitiers 17-22 Juin 1985*, Naples 1987.
- A. DE LIBERA, « Boèce et l'interprétation médiévale des Catégories. De la paronymie à la denominatio », dans A. MOTTE et J. DENOZ (éd.), *Aristotelica secunda. Mélanges offerts à Christian Rutten*, Liège 1996, p. 255-264.
- B. MAIOLI, *Gilberto Porretano. Dalla grammatica speculativa alla metafisica del concreto*, Rome 1979.
- J. MARENBO, « Gilbert of Poitiers and the Porretans on Mathematics in the Division of the Sciences », dans R. BERNDT, M. LUTZ-BACHMANN, R. M. W. STAMMBERGER (éd.), "*Scientia*" und "*Disciplina*". *Wissenstheorie und Wissenschaftspraxis im 12. und 13. Jahrhundert*, Berlin 2002, p. 37-78.
- L. O. NIELSEN, *Theology and Philosophy in the Twelfth Century. A Study of Gilbert Porreta's Thinking and the Theological Expositions of the Doctrine of the Incarnation during the Period 1130-1180*, Leyde 1982.
- W. H. PRINCIPE, « Nikolaus M. Häring, S.A.C. (1909-1982) », *Medieval Studies* 44 (1982), p. VII-XVI (Bibliographie des écrits et des éditions, p. X-XVI).
- L. VALENTE, *Logique et théologie. Les écoles parisiennes entre 1150 et 1220*, Paris 2008.
- L. VALENTE, « Gilbert of Poitiers », dans E. LAGERLUND (éd.), *Springer Encyclopedia of Mediaeval Philosophy*, Berlin 2011, p. 413-421.
- L. VALENTE, « Essentiae : forme sostanziali ed 'esistenza' nella filosofia porretana (XII secolo) », dans I. ATUCHA, D. CALMA, C. KONIG-PRALONG, I. ZAVATTERO (éd.), *Mots médiévaux offerts à Ruedi Imbach*, Porto 2011 (Textes et études du Moyen Age, 53), p. 255-266.
- L. VALENTE, « La fortuna del metodo euristico e pedagogico di Ugo di san Vittore : il caso del trattato 'Invisibilia Dei' », dans *Ugo di san Vittore. Atti del XLVII Convegno storico internazionale, Todi, 10-12 ottobre 2010*, Spoleto 2011, p. 215-246.
- L. VALENTE, « Sfera infinita e sfera intellegibile : immaginazione e conoscenza di Dio nel Libro dei XXIV filosofi e in Alano di Lilla », dans P. TOTARO et L. VALENTE (éd.), *Sphaera*.

2. Cf. L. VALENTE, « "Talia sunt subiecta qualia praedicata permittunt". Le principe de la *suppositio* et son évolution dans la théologie du XII^e siècle », dans J. BIARD, I. ROSIER-CATACH (éd.), *La tradition médiévale des Catégories (XII^e-XV^e siècles)*. Actes du XIII^e Symposium européen de logique et de sémantique médiévales (Avignon, 6-10 juin 2000), Louvain 2003 (Philosophes Médiévaux 45), p. 289-311.

Forma, immagine e metafora tra medioevo ed età moderna, Florence 2012 (Lessico Intellettuale Europeo CXVII), p. 117-143.

- L. VALENTE, « Supposition Theory and Porretan Theology : Summa Zwettlensis and Dialogus Ratii et Everardi », dans E. P. Bos (éd.), *Rise and Development of Supposition Theory. Acts of the 17th European Symposium for Medieval Logic and Semantics, Leiden, June 2008*, Turnhout 2012 (Artistarium, Supplementa = Vivarium 51 [2013]), p. 119-144.
- L. VALENTE, « Forme, contesti e interpretazioni. La filosofia di Gilberto di Poitiers († 1154) », *Medioevo* 39 (2014), p. 89-134 (avec une longue bibliographie).
- L. VALENTE, « Philosophia divinitatis e philosophus theologicus : la teologia come parte della filosofia secondo Pietro Abelardo e Gilberto di Poitiers », communication présentée au congrès *Filosofia e scienza nel Medioevo. XXI convegno della Società Italiana per lo Studio del Pensiero Medievale (SISPM), Fisciano, 9-12 settembre 2014* (sous presse).